

Pie XII le dossier

ROBERT SERROU

éditions du ROCHER
DOCUMENT

PIE XII : LE DOSSIER

DU MÊME AUTEUR

Au désert de Chartreuse,
Le Carmel,
La Trappe,
Les Clarisses,
Les Prémontrés,
tous ces ouvrages en collaboration avec le photographe Pierre Vals, Pierre Horay.
Bernadette sur la terre comme au ciel, Paris Match-Hachette.
L'Ordre de Malte, Guy Victor.
Tempête sur l'Église, Fayard.
Ars, paroisse du monde, Mame.
Dieu n'est pas conservateur, Robert Laffont.
Jean-Paul II au service du monde, Hachette-Gamma.
Mère Teresa de Calcutta, Plon.
Baudouin. Le roi, Perrin.
Dieu, Jésus et les autres. Petit dictionnaire de rattrapage, Scali.
Ce à quoi je ne crois plus, Presses de la Renaissance.
Au désert de chartreuse, nouvelle édition, éditions de La Martinière.
Lustiger « Cardinal, juif et fils d'immigré », Perrin.
L'Opéra sous les étoiles. *Les chorégies d'Orange*, éditions Espaces 34.

ROBERT SERROU

Pie XII : le dossier

éditions du ROCHER

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-06947-0
ISBN pdf : 9782268091327

À Bénédict

« Il n'y a aucune raison pour que Pie XII
ne devienne pas saint. »
Serge Klarsfeld, *Le Point*, décembre 2009

Avant-propos

L'idée d'écrire une biographie de Pie XII est née d'un constat : de tout ce que j'ai pu lire sur ce pontife n'est ressorti qu'un personnage flou qui m'a laissé, chaque fois, mal à l'aise. Les uns, en effet, ont tracé de lui le portrait d'un saint. D'autres, celui d'un lâche, incapable de prendre des décisions, ayant même abandonné les Juifs à leur martyre, sans pousser le cri qu'on attendait de lui. D'autres encore l'ont présenté tel un inquisiteur, figé dans une foi rétrograde, un conservateur à tous crins, hostile aux idées nouvelles comme toujours jugées nocives. Certains, au contraire, ont vu en lui un précurseur de Vatican II, un prophète des temps modernes dont il avait saisi les signes.

Voulant donc comprendre moi-même ce personnage clé de notre histoire contemporaine, ce pape qui s'est trouvé à la charnière de deux mondes, celui de l'avant et celui de l'après-Seconde Guerre mondiale, placé au carrefour de tous les drames de l'Europe, porté aux nues par les uns, outragé, voire calomnié par d'autres, j'ai tout remis à plat et suis reparti de zéro, menant mon enquête à l'instar d'un commissaire Maigret, d'un inspecteur Colombo du Vatican ou simplement d'un journaliste.

Beaucoup a été dit sur le personnage. Mais les informations sont éparses, fragmentaires, parfois discordantes, et aucun ouvrage ne donne une idée d'ensemble du personnage. Qui est-il ? C'est toute la question. Sanctifié par les uns, honni par d'autres. Ses années d'apprentissage, son environnement social, historique, politique, religieux. Ce livre est donc la reconstitution d'un puzzle dont j'ai tenté de saisir les éléments un à un, pour constituer peu à peu une image la plus précise possible.

Néanmoins depuis la parution de la première édition de cet ouvrage, nombreuses sont les informations sur le pontificat de Pie XII que le Vatican lâche au compte-gouttes, mais qui donnent du personnage, un éclairage plus authentique. Au moment où je rédige cet ouvrage, il est question de le nommer « Vénérable », première étape avant d'être proclamé « Bienheureux », puis, plus tard « Saint ». Sans doute le Vatican profitera-t-il de béatifier Paul VI et Jean-Paul II et d'intégrer Pie XII dans la liste des saints de l'Église catholique romaine. Pour d'autres on est allé beaucoup plus vite, mais passons… Après tout, Pie XII n'a pas démérité, bien que les oppositions à sa sanctification soient nombreuses, y compris dans le clergé. Lors de sa nonciature à Munich, puis à Berlin, il a compris et vu l'ignominie du nazisme. Faut-il rappeler que c'est grâce à lui, avec la complicité de grandes figures épiscopales allemandes, qu'a été découverte l'horreur du régime diabolique de Hitler. Et son passeport diplomatique a été fort utile au pape Pie XI qui a chargé son ambassadeur à Munich puis à Berlin, Mgr Pacelli en l'occurrence, de passer sous ses habits ecclésiastiques la fameuse encyclique « *Mit brennender Sorge* » condamnant le IIIe Reich. On en aura fini de tous ces débats que lorsque le Vatican voudra bien libérer la totalité de ses archives qui n'ont été jusqu'ici données que par bribes. Jusqu'ici, en effet, l'attitude de Rome donne l'occasion de douter de l'authenticité des documents portés à notre connaissance. Il faut en finir. Ce serait à l'honneur de Benoît XVI d'ouvrir toutes les archives et non que des bribes, on ne le répétera jamais assez, afin que l'on puisse enfin juger sur pièces ce que fut en réalité l'attitude du Vatican face à la barbarie nazie. Le silence pèse sur Rome, surtout après cinq pontificats. Un silence qui pèse lourd et depuis trop longtemps !

L'Histoire ne s'invente pas. Les faits sont là, souvent cruels, on l'a dit. Seuls diffèrent les regards qui en modifient la lecture, la vision, et donc l'interprétation. Il n'y a pas de lecture objective des faits. Pas plus en tout cas que pour une œuvre d'art ou l'écoute d'une symphonie.

Je ne suis pas historien et n'éprouve aucune ambition à revendiquer ce titre. Mon métier est le journalisme. C'est-à-dire

l'histoire de l'Histoire. J'ai donc essayé de démêler les fils de documents épars et parfois discordants de ce qui fut un grand mais secret pontificat.

Ce livre n'a pas la prétention de porter sur Pie XII un jugement définitif. Il ne m'appartient ni de réhabiliter ce pape – si tant est qu'il en ait besoin – ni de l'accabler, ce qui serait injuste. De cette besogne d'autres se sont chargés. Les uns sont des thuriféraires pour qui Pie XII fut Dieu en personne, le Pastor angelicus. Ainsi en est-il des Mémoires de sœur Pascalina, véritable panégyrique sans retenue, subjectif, une hagiographie comme personne n'osera la faire si ce pape est un jour porté sur les autels. Les autres sont des ouvrages de circonstance, écrits sous l'emprise de la passion et du parti pris. Ils concernent essentiellement l'attitude de Pie XII envers le national-socialisme pendant la Seconde Guerre mondiale – attitude sans équivoque –, envers le génocide juif en particulier, plus discutable, car le pape, pas plus que Roosevelt d'ailleurs, n'a guère publiquement réagi. Accordons à ceux qui accablent Pie XII l'excuse de ne pas avoir eu en main les archives qui leur auraient évité bien des erreurs. Cependant on ne peut nier que les années de guerre ont assombri son règne et voilé son image. Toutefois, il faut noter que, curieusement, il a fallu attendre cinq ans après sa mort pour voir se dessiner contre Pie XII une campagne sans précédent qui n'était pas tout à fait innocente. Depuis la divulgation, grâce à Paul VI, d'archives diplomatiques vaticanes, qui ne laissent rien dans l'ombre, c'est le silence !

Concernant l'œuvre pastorale, considérable, de Pie XII, la critique concerne surtout certaines décisions théologiques, notamment à propos de l'encyclique « *Humani Generis* », ou l'arrêt brutal de l'expérience des prêtres ouvriers et le matraquage de dominicains français, comme le père Congar pourtant devenu cardinal ou du savant jésuite Pierre Teilhard de Chardin, chercheur, théologien, paléontologue et philosophe français dont Rome s'est débarrassé en l'envoyant mourir le jour de Pâques à New York. Dans ce domaine, le livre du père Leprieur, *Quand Rome condamne*, est accablant.

J'ai donc essayé de constituer un dossier où témoignages, souvenirs, documents et prises de position sont jetés pêle-mêle comme dans un tamis. Les juges de cette enquête policière sont les lecteurs. À eux de faire la part des choses.

Je dois ici faire un aveu. Eugène Pacelli m'a paru plus passionnant que Pie XII. Peut-être parce que le Languedocien que je suis, né sur une terre qui a connu les guerres de Religion, n'est guère papolâtre. Peut-être aussi parce que le pontificat se trouve-t-il en filigrane dans la période de sa vie qui va de ses années d'apprentissage de diplomate à la direction de la secrétairerie d'État. En passant, et c'est là sans doute que se trouve l'essentiel, par les douze années de son séjour en Allemagne comme nonce, pratiquement quelques années après la défaite allemande de 1918 jamais acceptée par l'Allemagne, à la quasi-prise du pouvoir par Hitler en 1933.

Pie XII, glorifié de son vivant de façon effarante, est le dernier pontife d'une dynastie de papes-rois. Qu'il ait dominé son époque, personne ne peut en disconvenir. Il avait dit : « Je serai le dernier pape à tout maintenir. » Oui, tout. Le dernier ? L'Histoire le dira. Mais Jean-Paul II n'a-t-il pas lui aussi, avec son charisme bon enfant voire méridional, joué un rôle important ? Ne disait-il pas en parlant de ses collaborateurs : « Ils essayent de me comprendre de l'extérieur, mais je ne peux être compris que de l'intérieur. » Bien vu ! Qui aurait pu penser qu'il s'imposait des mortifications, passait la nuit à même le sol et parfois même s'autoflagellait. Pourquoi ce pape dont le pays a été meurtri par le nazisme et qui a été témoin des premiers trains de Juifs vers les camps de la mort n'a-t-il rien révélé lui non plus ? Depuis soixante-dix ans, on devrait enfin tout savoir. Que veut donc cacher le Vatican ? Mais il est vrai qu'il y a tant de plaies à refermer…

1

Habemus papam !

Ce jeudi 2 mars 1939, 17 h 27 : la fumée blanche annonçant que le pape est élu sort de la cheminée installée pour la circonstance sur le toit de la chapelle Sixtine. Moins d'une heure plus tard, devant la foule massée sur la place, le premier cardinal diacre, Caccia Dominioni, escorté de clercs, proclame depuis la loggia centrale de la basilique vaticane le nom du nouvel évêque de Rome. *Nuntio vobis gaudium magnum ! Habemus Papam ! Eminentissimum ac Reverendissimum Dominum* – un temps pour graduer l'effet – *Dominum Eugenium, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalem Pacelli, Qui sibi nomen imposuit Pium duodecimum*[1]. Eugenio Pacelli vient de prendre le nom de Pie XII. Sur la place, la foule exulte. Trois semaines à peine se sont écoulées depuis la mort de Pie XI.

Depuis plusieurs jours on s'est affairé aux préparatifs matériels du conclave. Pour un temps inconnu, on a établi des clôtures, installé tout le nécessaire à la vie recluse des cardinaux, deux cents personnes, parmi lesquelles un chirurgien, un pharmacien, des religieuses, un coiffeur, toutes tenues au secret le plus strict. Toutes les galeries vitrées ont été enduites de peintures afin que personne ne puisse émettre de signaux vers l'extérieur. On a aussi transformé tout ce que l'on a pu en chambres à coucher. Car chaque cardinal doit en disposer d'une, plus ou moins confortable, d'une autre pour le conclaviste, et

1. « Je vous annonce une grande nouvelle ! Nous avons un pape ! L'Éminentissime et Révérendissime seigneur, Eugène Pacelli, cardinal de la Sainte Église romaine, qui s'est donné le nom de Pie XII. »

d'un bureau. Pacelli occupe la cellule numéro 13. La salle des Gardes a été aménagée en réfectoire où trône une grande table en fer à cheval recouverte d'un drap rouge. Dans la salle des Paramenti, des autels ont été dressés pour que chaque cardinal puisse, le matin, célébrer sa messe. La porte de Bronze, entrée principale de l'État du Vatican, est elle-même close, défendue par une barricade de chêne parsemée de gros clous. Celle de la cour Saint-Damase est condamnée par une charpente de sapin. Tous les téléphones ont été débranchés. Bref, l'état de siège !

Pour bien comprendre ces mesures, il faut remonter à l'origine du conclave (du latin *cum*, avec, et *clavis*, clef, fermé à clef) au XIIIe siècle, à Viterbe. Au temps des guelfes et des gibelins, cette ville, située à une centaine de kilomètres de Rome, possédait un château édifié sur l'emplacement d'un ancien temple d'Hercule. En 1242, l'empereur Frédéric s'en empara et en fit la résidence de son représentant, que le peuple chassa pour le remplacer par un légat pontifical. Plus tard, pour des raisons politiques, les papes s'installèrent à Viterbe, tels Alexandre IV (1259), Urbain IV (1261), Clément IV (1265). C'est sous le pontificat de ce dernier – qui voulait donner au chef de l'Église une demeure digne de lui – qu'un capitaine de la ville nommé Ramiero Gatti édifia à ses frais un palais sur les ruines du château d'Hercule. L'année suivante, on y ajouta une terrasse construite au-dessus d'une voûte, aux cintres luxueusement ornés, dont les restes attestent la grandeur. Ce palazzo dei Gatti (des Chats !) devait être le théâtre d'une étrange tragi-comédie. En 1268, à la mort de Clément IV, les dix-huit cardinaux qualifiés pour procéder à l'élection de son successeur s'accordaient fort mal. Philippe le Hardi, roi de France, Charles Ier d'Anjou, roi de Naples, Henri III, fils de Richard roi d'Angleterre, et d'autres personnalités s'étaient rendus à Viterbe. Or, dans l'église Saint-Sylvestre, pendant la messe, un certain Guy de Montefeltro, ayant aperçu Henri, le frère du meurtrier de son père, l'occit d'un coup d'épée. À la suite de cet événement tragique, les souverains quittèrent les lieux sans plus se préoccuper de l'élection papale. Les cardinaux étaient tentés d'en faire autant quand le futur saint Bonaventure, comprenant l'urgence d'élire un

pape, conseilla au capitaine et aux citoyens de la ville de fermer les portes afin d'empêcher les cardinaux de s'enfuir. Piégés, ces derniers se réunirent au palais des Chats où on leur construisit des cellules en bois dans la grande salle dont les issues étaient gardées par des soldats. Mais ils y demeurèrent plusieurs mois sans réussir à s'entendre sur le choix d'un pape.

Exaspérés, les habitants de Viterbe trouvèrent un expédient original et énergique : ils démolirent le toit pour exposer les cardinaux aux intempéries et, comme si cela ne suffisait pas, ils décidèrent de les affamer. Ce stratagème eut un résultat immédiat : Theobald Visconti, de Plaisance, archidiacre de Liège, qui se trouvait en Syrie, recueillit la majorité des suffrages. À son avènement au trône pontifical resté vacant pendant trois ans, il prit le nom de Grégoire X, et l'un de ses premiers soins fut d'éditer pour les futurs conclaves une réglementation destinée à éviter ce genre de pratique.

Le conclave et ses tractations

Donc, le 1er mars 1939 à 18 heures, soixante-deux cardinaux, parmi lesquels trente-cinq Italiens (le soixante-troisième, Mgr O'Connell, archevêque de Boston, n'arrivera de justesse qu'en fin d'après-midi), soutane violette comme il sied pour un deuil, ceinture de soie sans franges, calotte et mozette, pénètrent en procession, en présence d'invités de marque et du corps diplomatique, en chantant le *Veni Creator*, dans l'enceinte du conclave. Premier conclave depuis les accords de Latran signés en 1929 qui ont scellé la réconciliation de la papauté et de l'Italie. Premier conclave aussi où tous les cardinaux du monde sont présents dès l'ouverture. Et ce, de par la volonté de Pie XI qui, au lendemain de sa propre élection, en 1922, a modifié le règlement de l'élection des papes. Pourquoi ? Tout simplement parce que, pour ouvrir le conclave qui devait l'élire, on n'avait pas attendu l'arrivée des cardinaux américains. Et lorsque ceux-ci eurent débarqué à Gênes, ils apprirent que Pie XI était élu. Trouvant le procédé plutôt cavalier, ils n'avaient pu s'empêcher

de déclarer au nouveau pontife, lors de leur première audience : « Nous sommes ravis du choix qu'a fait le Sacré Collège, mais nous aurions aimé y participer. » Message bien reçu. Au point que Pie XI, sans tarder, modifiera le délai prévu entre la mort du pape et l'élection de son successeur. Trois semaines, à cette époque, c'était le temps qu'il fallait pour permettre aux cardinaux d'outre-Atlantique d'arriver à temps. Aujourd'hui, le délai pourrait être encore réduit, car il y a les jets.

Cette fois donc, les trois Nord-Américains sont présents. Y compris O'Connell, qui se trouvait à Honolulu. À l'annonce du décès de Pie XI, en effet, le président Roosevelt avait mis à sa disposition un croiseur pour le ramener à New York. De là, le prélat s'était embarqué pour Naples où l'attendait une voiture de son ambassade.

Lorsque tous les cardinaux furent entrés dans l'enceinte du conclave, le prince Ludovico Chigi della Rovere, maréchal du conclave, et les prélats chargés de la garde des tours, ces petits tourniquets par lesquels on pouvait transmettre des messages urgents, prêtèrent serment devant le Sacré Collège dans la Sixtine. « Au fur et à mesure que passait un cardinal, raconte dans ses Mémoires François Charles-Roux, alors ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, son nom était lancé à haute voix par un prélat, un garde noble se détachait du groupe de ces guerriers casqués, s'approchait du cardinal appelé, se présentait à lui et se mettait en marche à ses côtés, pour le conduire à sa cellule. Ce jeu de scène se renouvelant soixante-trois fois, nous vîmes passer sous nos yeux à tour de rôle tous les électeurs du futur pape, ceux, entre autres, parmi lesquels pouvait se trouver l'élu. Quand vint le tour du cardinal Pacelli, poursuit-il, je ne pus m'empêcher de dire à mon voisin en pointant le doigt dans la direction du secrétaire d'État :

« — Voilà le pape !

« — Croyez-vous ? fit-il.

« — J'en suis sûr.

« Tout le monde était d'autant moins de cet avis que beaucoup se souvenaient de l'adage : "Qui entre pape au conclave en sort cardinal." »

Quelques instants avant la fermeture des portes effectuée de l'extérieur et de l'intérieur, un orage s'abat sur Rome, avant de céder la place à un superbe arc-en-ciel qui se pose sur le Vatican. Étrange présage, car dans les armes épiscopales de Pacelli figurera précisément un arc-en-ciel. À l'intérieur, alors que l'*extra omnes* (« tout le monde dehors ») est prononcé, le dernier cardinal, c'est-à-dire le cardinal le moins élevé en dignité, tire au sort au moyen de boules trois cardinaux scrutateurs et trois autres qui tiendront lieu d'infirmiers, lesquels iront recueillir dans leurs cellules les votes des cardinaux malades.

Recommandation est également faite de déguiser son écriture sur les bulletins de vote. Et pour que tout soit clair, lecture est donnée de la Constitution « *Vacante Sede Apostolica* », promulguée par Pie X le 25 décembre 1904. Puis le préfet des cérémonies lit en latin le texte du serment que chaque cardinal prononce la main posée sur l'Évangile. « Je prends à témoin le Christ Notre-Seigneur, qui sera un jour mon juge, que je juge moi-même de mon devoir selon Dieu de faire le choix que j'ai fait. »

Dans les assemblées préparatoires au conclave placées sous l'autorité du camerlingue[2], Eugenio Pacelli en l'occurrence, chacun a eu le temps de l'observer. Dans les séminaires où, en attendant le conclave, sont descendus les cardinaux, les conversations sont allées bon train. Car les avis sont partagés. Certains souhaitent un pape politique, un diplomate habile pour guider la barque de saint Pierre à travers les vicissitudes qui s'annoncent. D'autres, à part à peu près égale, préfèrent un pape dont les vertus serviraient de flambeau dans la grande débâcle que l'on voit poindre. Autrement dit, les uns optaient pour la puissance, les autres pour la pureté. Les uns voulaient un politique, les autres un mystique. On a donc échangé des informations, affûté

2. Charge en principe inamovible. Nommé par le pape, il reçoit la *ferula aurea,* sorte de bâton de commandement, un peu semblable à celui des maréchaux. C'est lui qui constate le décès du pape, fait apposer les scellés sur ses appartements, administre tous les biens temporels du Saint-Siège pendant la vacance, procède à la fermeture du conclave ou détient les clefs, remet au nouvel élu l'anneau du pêcheur et le conduit à ses appartements.

ses armes, organisé des clans. Et les Français ont mené campagne pour leur favori, Mgr Pacelli.

Dans Rome, on voit circuler en nombre des voitures aux plaques minéralogiques marquées des initiales S.C.V. (Stato Citta del Vaticano[3]). À l'arrière, un cardinal, seul, ainsi que le veut le protocole, chacun étant officiellement un pape en puissance.

Face à Pacelli, auquel sont favorables la plupart des cardinaux étrangers et une dizaine d'Italiens, quels sont les papabili ? Parmi les Italiens, trois noms sortent du lot : les cardinaux della Costa, archevêque de Florence, Schuster, archevêque de Milan – comme le fut Pie XI – et Maglione, ancien nonce à Paris. Le premier passe pour un apolitique, bien qu'il ait eu à plusieurs reprises maille à partir avec le régime de Mussolini. Mais sa froideur, son isolement recherché font que les étrangers l'estiment peu. Schuster, lui, plaît davantage. C'est un mystique, d'une culture bénédictine, mais soupçonné d'avoir donné trop de gages aux fascistes. Quant à Maglione, il a l'appui des Français, notamment du cardinal Suhard, qui ont su apprécier, du temps de sa nonciature à Paris, sa personnalité ouverte et libérale. De plus, n'a-t-il pas déclaré que le futur pape devrait défendre l'indépendance du Saint-Siège face à la bureaucratie fasciste ? De quoi rassurer la plupart. Mais on pense plutôt à lui, qui passe à juste titre pour un très brillant diplomate, comme secrétaire d'État, à moins qu'il ne soit un recours au cas où la campagne en faveur de Pacelli ne réussirait pas. Le cardinal Verdier, archevêque de Paris, n'a-t-il pas confié à l'ambassadeur Charles-Roux : « Nous devons tout faire pour faire élire Pacelli. Mais s'il est démontré que c'est impossible, ne pas nous entêter. » Certains avancent aussi, un moment, mais sans illusions et comme pour semer le trouble, le nom du cardinal Hlond, primat de Pologne. Un Polonais, en 1939, déjà ! Tous les électeurs sont en tout cas conscients de l'enjeu de ce conclave au moment où le monde, et d'abord l'Europe, glisse inéluctablement vers une conflagration dont personne ne soupçonne encore ni l'enjeu, ni les conséquences.

3. Les Italiens qui ont de l'humour traduisent par « Si le Christ voyait ça ! ».

« Je ne vois personne de la taille du pilote disparu », a déclaré le cardinal Suhard, à cette époque archevêque de Reims, en débarquant à Rome. Certes, il connaît bien Mgr Pacelli, secrétaire d'État de Pie XI, mais un homme lui semble aussi émerger du lot : le cardinal von Faulhaber, archevêque de Munich, dont le courage face à Hitler l'impressionne, et qui a promis à Verdier qu'il donnerait sa voix à Pacelli. Son érudition en matière d'exégèse et de théologie, son talent d'administrateur, son éloquence ne sont-ils pas des atouts supplémentaires ? Seulement voilà, il est allemand et, étant donné les circonstances, est-ce opportun de le porter sur le trône de saint Pierre ? Ce cardinal Faulhaber, nous le retrouverons plus tard.

Dans les consultations d'avant-conclave, les Français Verdier – habile et qui jouit d'un immense prestige auprès des membres du Sacré Collège –, Gerlier, archevêque de Lyon, Liénart, évêque de Lille – qu'on appelle l'évêque rouge pour avoir défendu les grévistes du Nord en 1929 –, Baudrillart – recteur de l'Institut catholique de Paris, académicien, célèbre pour ses bons mots, ses opinions tranchées et aimant faire cavalier seul – et aussi Tisserant, un Lorrain au verbe haut et à la barbe fleurie, qui n'aime pourtant guère Pacelli, n'ont pas ménagé leur peine pour mener campagne en faveur du secrétaire d'État du défunt pape. Ils n'ont surtout pas oublié que ce dernier a toujours été le candidat de Pie XI, pour ne pas dire son dauphin.

Le 15 décembre 1937, en effet, Pie XI avait réuni ce qu'il pensait être son dernier consistoire. Il avait quatre-vingt-un ans. Aux cardinaux présents, dont les cinq nouveaux, il avait déclaré : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis* (« Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas »), formule employée par Jean-Baptiste avant le baptême de Jésus (Jean I, 26). Bien qu'il soit normal que le futur pape soit choisi parmi les cardinaux, cette phrase n'en resta pas moins étrange et symbolique, ainsi que l'a fait notamment remarquer Mgr Tardini qui était présent.

Les gouvernements, eux, demeurent discrets. On n'en est plus au temps où les chefs d'État faisaient pression sur leurs cardinaux pour orienter le conclave. Néanmoins, Italiens et Allemands ne font pas mystère de leur hostilité à Pacelli,

persuadés qu'ils sont de le voir poursuivre la politique antinazie et antifasciste de son prédécesseur. Dès son élection, d'ailleurs, leur presse se déchaînera, allant jusqu'à écrire qu'il était le candidat du Front populaire ! En revanche, les démocraties verront en lui le gardien de la paix. Un signe : ses armes ne vont-elles pas être placées sous le symbole d'une colombe et d'un rameau d'olivier ? Le 2 mars, François Charles-Roux, qui n'a jamais caché son choix, adresse ce télégramme à son ministre des Affaires étrangères : « Le choix du cardinal Pacelli comme pape est excellent. C'était, dans l'état actuel du Sacré Collège, l'élection qui pouvait le mieux maintenir la situation morale du Saint-Siège au niveau où Pie XI l'avait élevée. Du point de vue français, nous ne pouvions souhaiter mieux, puisque les preuves d'attachement et de bonne volonté données à notre pays par le cardinal Pacelli avaient été assez marquées pour lui attirer des défiances étrangères, d'ailleurs imméritées, et rendre son succès problématique. J'ajouterai que les exclusives prononcées contre lui par la presse allemande et les journaux italiens se trouvent être aujourd'hui des maladresses qui tournent au détriment de leurs auteurs et accentuent le succès des partisans de l'élu. »

Élu le jour de son anniversaire

Ce jeudi donc, à 12 h 17, une fumée noire – qui fut d'abord blanche, ce qui déclencha les applaudissements des curieux accourus place Saint-Pierre – monte dans le ciel bleu de Rome après deux tours de scrutin. Le premier a donné trente-six voix à Pacelli. Il lui en manque cinq pour obtenir la majorité absolue requise des deux tiers. Au deuxième tour, tout est joué. Mais l'élu demande un troisième scrutin, une confirmation en quelque sorte. Celui-ci va se dérouler l'après-midi, à 16 heures. Pacelli veut réfléchir. Il se retire donc seul, sans prendre le temps de déjeuner, pour prier. À un moment, il se trouve sur les degrés qui séparent la salle des Paramenti de la salle Ducale lorsque le cardinal O'Connell s'adresse à lui. Oubliant les marches, Pacelli, troublé, tombe sur le côté. Il se relève aussitôt quand le cardinal

Verdier, passant par là, l'apostrophe en ces termes : « *Vicarius Christi in terra*. » Le prélat, racontera l'archevêque de Paris, ne semblait plus reconnaître les lieux et paraissait ne ressentir aucune douleur. Ce n'est que plus tard que les médecins pourront soigner le bras qu'il s'était blessé en tombant.

À 16 heures, retour à la Sixtine pour le troisième vote. Moins d'une heure trente après, fumée blanche. Selon une indiscrétion du cardinal Baudrillart, Pacelli aurait obtenu quarante-huit voix sur soixante-trois. Les cloches de Saint-Pierre s'ébranlent. « J'étais tout près de lui, dira Verdier, lorsque le dernier vote a été émis. Pacelli, pâle, ému, ferma les yeux et se recueillit, comme terrifié, en une profonde prière. Quelques minutes s'écouleront dans ce silence solennel. Quel moment, et quelle prière ! » Dehors, la foule murmure : *Il papa è fatto.* Dans la Sixtine, on pose en latin au nouveau pape la question fatidique : « Acceptes-tu ton élection au souverain pontificat qui vient de s'effectuer selon les règles canoniques ? » Après un silence, le nouveau pape répond d'une voix blanche, toujours en latin, au cardinal Granito di Belmonte : « Vos suffrages sont la volonté de Dieu. J'accepte. Je recommande ma faiblesse à vos prières. » Et à la question : « Quel nom choisis-tu ? » Il réplique : « Pie. » Ce nom inemployé de l'an 167 à 1458, porté trois fois au XVIe siècle, revient de 1775 à 1799 avec Pie VI. Depuis, il a été à l'honneur de 1800 à 1823 avec Pie VII, de 1829 à 1830 avec Pie VIII, de 1846 à 1878 avec Pie IX, de 1903 à 1914 avec Pie X, puis avec Pie XI. « Pie est un nom de paix, avait déclaré ce dernier lors de son élection en 1922. Aussi, désireux de vouer mon pontificat à l'œuvre de pacification mondiale à laquelle s'était consacré mon prédécesseur Benoît XV, je choisis ce nom de Pie. » Selon son voisin au conclave, le cardinal Schuster, il avait pensé garder son nom de baptême, et c'est ce prélat qui lui aurait suggéré de prendre le nom de Pie.

Combien de voix ? En principe on ne devrait pas le savoir, car les votes sont secrets sous peine de sanctions graves. Mais tout le monde n'est pas à même d'éviter un piège. Ainsi, le cardinal Baudrillart s'est-il laissé prendre. À quelqu'un qui lui dit : « C'est admirable cette unanimité ! », il répond : « Unanimité ! Il